

=====
"Lorsque les deux sont d'accord, ce qu'ils font sans contrainte, ça ne regarde personne, Mais ce n'est pas l'avis de la société et de leur famille dont ils sont les esclaves enchaînés et qui sont prêt à les empêcher d'avoir leur propre plaisir, sauf s'il y trouve leur compte... ».

Il est bien connu que sous la troisième république, l'opéra et la comédie française, étaient le vivier réservé aux hommes politiques. Les parents se voilaient la face, mais savaient qu'il fallait que leurs filles passent par "là", s'ils souhaitaient qu'elles fassent une carrière... et même, ils y trouvent leur bénéfice.

Il n'y avait aucune échappatoire, il fallait un protecteur haut placé. Comme on changeait souvent de ministre, il ne fallait pas manquer le coche et même en prendre plusieurs. Il y avait les ballets roses avec les filles, mais aussi pour certains, les ballets bleus avec les gars. On a rien inventé... D'autant que les filles étaient par la suite manipulées par certaines polices pour obtenir sur l'oreiller quelques confidences. Bien entendu, il s'agissait de celles qui étaient un peu plus âgées et qui vivaient sur leur passé d'artiste.

Je vais essayer d'écrire un petit conte sur ce sujet. Elle, c'est Gisèle. Je vais plus faire une ébauche, qu'une version définitive. Au départ des idées, ensuite du travail d'artisan, la création c'est : l'imagination et le travail. Elle raconte :

=====

Depuis ma plus tendre enfance, je rêvais, ou plutôt mes parents me faisaient rêver de danse, d'applaudissements et de fête, et pour cela, ils se lamentaient toujours des sacrifices qu'ils faisaient pour moi, pour que "j'arrive...". Le jour tellement attendu de la représentation privée devant ces "Messieurs" était arrivé.

J'ai bien entendu reçu de mes parents et professeurs consignes et recommandations, il fallait être : discrète, souriante, bien élevée, mais aussi docile et gentille, si j'avais la chance qu'un de ses messieurs me remarque et s'intéresse à moi et tout faire pour qu'il ait envie de me soutenir et me protéger dans mon ascension de vedette. Les lamentations et conseils suivaient : « *maintenant, il fallait commencer une carrière de plus en plus précoce et bien sûr, j'étais bien jeune et n'étais pas prête à certaines choses, mais... un peu plus tôt ou un peu plus tard... à bien y réfléchir, il valait mieux commencer plus tôt; il fallait prendre au plus vite les places libres... ».*

Mes parents, se voilaient la face et ne voulaient pas entendre ce qui se disait en coulisse, (d'autant que mon père avait eu, grâce à ma mère qui "connaissait quelqu'un", une super planque dans un ministère) et puis, ce qui se passait dans ces réunions, c'était un secret d'Etat, on "*risquait la guillotine*" si on questionnait ou si on racontait ce qui s'y passait. Autrement dit, tout le monde se bouchait les oreilles, fermait les yeux et se lavait les mains. Les filles, étaient en fait vendues contre avantages, comme des esclaves par leurs parents, à ces Messieurs. Pour certaines, dont je fus, ce n'était pas désagréable, bien au contraire. Pendant que les gamines de mon âge faisait la vaisselle à la maison, moi je passais souvent des soirées à faire la fête, maquillées, en robes longues et escarpins pour avoir l'âge... des sorties non accompagnées. Celles qui résistaient à ces fêtes, et y prenaient du plaisir vrai ou simulé, avaient un avenir assuré du fait des relations qu'elles se faisaient et des petites combines et tractations dont elles avaient connaissance.

Mais revenons à cette première soirée tant attendue. Nous avons dansé pour montrer à ses Messieurs la perfection de notre art. J'ai su plus tard, que ce qui les intéressait surtout, c'était plutôt nos petites culottes qui

dégageaient bien haut nos cuisses par devant et arrondissaient comme des ballons nos fesses par derrière, plutôt que nos pointes et la perfection de nos gestes. Nous, nous n'avions pas d'autre idée que de bien faire, en l'attente des applaudissements programmés, qui allaient faire de nous les vedettes de la soirée. On nous avait vaguement dit, que la fête commencée en public, allait se terminer en privé... avec l'examineur.

En fait, nos danses étaient une sorte de présentation, qui permettait à ces messieurs de choisir une de nous, par préférence. Nous avions toutes des nœuds de couleur et de forme différente dans nos coiffures, et ces messieurs en notaient trois par préférence. Ensuite, un maître de cérémonie, était chargé de marquer à table notre place, à côté du demandeur prioritaire, compte tenu de sa position hiérarchique. Notre absence pour prendre une douche et revêtir une sorte d'uniforme standard : cheveux dénoués tombant sur les épaules, maquillage léger, voile de parfum, corsage en soie blanche brodé, culottes et bas blancs de coton, jupe courte plissée bleu-marine et petites bottes blanches, avait permis quelques tractations entre ces messieurs, pour nous échanger en contrepartie de certains avantages, mais bien entendu nous n'en savions rien.

Le décor posé, je commence mon récit :

En dansant, j'avais remarqué un monsieur entre deux âges, un peu raide, le visage long et pâle, les yeux clairs, le crâne légèrement dégarni, qui ne cessait de me regarder. Il contrastait avec ses voisins, au crâne rond, au visage rouge, aux petits yeux et bien plus âgés. J'ai eu la chance d'être sa voisine, beaucoup de chance... J'ai appris plus tard, qu'il venait d'être nommé ministre et était pour la première fois invité à ce genre de réception privée. Il ne voulait pas venir à cette soirée un peu spéciale, ce n'était pas son genre, mais ses "anciens" avaient tenu à ce qu'il entre dans leur cercle intime, pour s'y mouiller avec eux. C'était un moyen de pression qui le ficelait un peu plus à ses amis politiques. Rien ne lui était imposé: pas plus l'invitation, que le choix qu'il ferait d'une fille. Mais, en cas de réticence, il aurait été éjecté de son poste à la première occasion. Sa femme lui avait fait une scène, ayant deviné à quel genre de soirée ministériel, il était convié au château de C... Pour la calmer, elle avait eu en contrepartie, l'honneur de visiter officiellement un hôpital, d'avoir sa photo dans les journaux et ensuite de dîner chez les A... avec comme vis à vis, un gentleman Anglais, qui l'avait accompagné chez elle, après un détour d'une paire d'heures, dans la chambre de son hôtel pour lui montrer quelques bibelots qu'il avait rapporté d'Asie... Aussi, elle n'avait pas demandé à son mari-ministre d'explication, de peur que ce soit lui, qui lui en demande -.

A la fin du repas, le maître de cérémonie avait déclaré:

- Il va maintenant être procédé à l'examen final. Les jeunes filles qui le passeront avec de bonnes notes seront destinées à un bel avenir dans leur art, mais aussi dans la haute société... Veuillez sans plus attendre, gagner les salles d'examen privées.

Ces messieurs se sont levés, et comme un seul homme a retiré les chaises des jeunes filles, leur ont tendu la main, marquant ainsi leur propriété et ensuite offert leur bras. Puis, comme s'il s'était agit d'une procession, chaque couple s'est dirigé par un majestueux escalier au premier étage. Là, le long d'un long couloir chacun a recherché la porte qui lui était destinée.

Mon ministre a poussé sa porte et s'est effacé pour me faire entrer en disant:

- Veuillez pénétrer mademoiselle.

C'était une assez grande pièce, un lit à baldaquin et une sorte de coin salon composé d'une table basse, d'un canapé et de deux fauteuils. Sur la table recouverte d'une nappe blanche en dentelle un plateau avec un seau à champagne, d'où dépassait un goulot doré entouré comme par un cache col d'une serviette blanche, et des verres du plus beau cristal. Il a de suite pris la parole, d'un air assez sévère :

- Votre professeur, madame Sisinowich a du vous indiquer votre mission?

J'ai récité ma leçon:

- Elle nous a dit: que nous avions l'âge à apprendre à nous comporter correctement avec des hommes de qualités...

- Et puis ?

- D'être très souple de caractère, douce, aimable et de nous laisser guider par notre examinateur et de le satisfaire en toute chose. Que vous aviez tous des connaissances en médecine et que l'examen comportait une partie physique.

Il a approuvé de la tête d'un air entendu, tout en débouchant la bouteille de champagne et en a rempli au trois quart, deux coupes, avec des gestes élégants et retenus. Il m'en a tendu une, en me disant d'un air appuyé, qu'il faisait des vœux pour ma réussite professionnelle et personnelle. Il a ajouté "*à votre beauté qui se révèle d'instant en instant et va totalement s'épanouir ce soir...*" Il avait laissé sa phrase en suspend et enchaîné en disant: "maintenant buvons...". A table, je n'avais bu que de l'eau, mais là, il a insisté pour que je boive toute ma coupe. C'était la première fois que je buvais du vin et j'ai senti de suite ma tête tourner. Il a du sans apercevoir, car il m'a fait asseoir sur le canapé et est venu à côté de moi. Il me parlait de je ne sais quoi (...) Il avait mis sa main derrière ma nuque et caressait mes cheveux. J'essayais par un grand effort de volonté de paraître naturelle, toute surprise de l'effet que me faisait le champagne. Je pense que nous n'étions pas dans la chambre depuis plus d'un quart d'heure, lorsque j'ai entendu, venant de je ne sais où, un cri de douleur strident et n'est pu m'empêcher de dire:

- Qu'est ce que c'est.

Sans ce départir de son calme, le Monsieur - j'ai su qu'il se prénommait Jean-Jacques et dans l'intimité "*Jackou*" - m'a répondu:

- Ça doit être une de vos condisciples qui a vu une souris, elles ne sont pas rares dans ces vieux châteaux. - J'ai appris plus tard que c'était Nana qui avait poussé ce cri, pénétrée par son ministre sans ménagement, après avoir été poussée en travers du lit, à peine entrée dans la chambre: promptement troussée, déculottée, tripotée, écartelée et violée. Pour la consoler, il lui avait dit: "C'est bien ! Vous avez réussi votre examen. C'est fini, maintenant nous pouvons dormir". Elle avait pensé que pour nous toutes, cela c'était passé pareil et que finalement en dehors de la douleur du moment, c'était un examen des plus faciles. Moi, sur le moment, je m'étais contenté de la réponse de "Jackou", le cri ne se renouvelant pas. Jackou, le calme revenu, m'avait demandé :

- Etes vous satisfaite du cavalier que le sort a choisi pour vous ce soir?

Je n'ai pu me retenir dans la naïveté de ma jeunesse de dire:

- Comment pourrais-je dire que je ne suis pas satisfaite, alors que c'était le plus bel homme de la soirée et je le pense le plus délicat. Et vlan...

- On dirait un compliment appris, mais admirablement récité...

- Non! Ce n'est pas un compliment appris. C'est une réponse à votre question. Et, je dois remercier le ciel de la chance que j'ai eu. Lorsque je pense que mes camarades vont passer leur examen avec certains de ces messieurs...

- Tous sont de qualité et de grand savoir.

- N'empêche que j'ai de la chance. Mais, il faut que je touche du bois pour qu'elle continue de m'accompagner.

- Elle le fera, si votre sincérité et votre spontanéité reste les mêmes.

Nous étions assis cote à cote sur le canapé. Le bon repas; la coupe de champagne; l'ambiance de la chambre; peut-être un soupçon de poudre aphrodisiaque au fond du verre; ou simplement la présence à mes côtés de Jackou et j'étais transportée sur un autre monde... Il s'est penché vers moi en disant:

- Vous allez maintenant danser pour moi seul.

Un électrophone dans un coin n'attendait qu'un geste de sa main pour qu'un disque apporte la musique sur laquelle je devais évoluer. Un sorte de musique Arabe à la fois rythmée et lascive. Nos musiques occidentales, sont moins sensuelles et font que nous dansons avec jambes et taille souple, alors que sur cette musique, c'est tout le bassin et les bras et les mains qui dansent. Un moment, il s'est levé et a interrompu ma danse et prise dans ses bras. Il m'a fixée d'un regard quémendeur, alors qu'il était le maître, et m'a dit:

- Comme vous êtes belle et désirable. Je croyais voir une fée et j'ai du me lever pour être certain de ne pas rêver. Mais, ce n'est pas un rêve, vous êtes bien réelle et j'ai envie de vous - envie de vous, ça ne voulait rien dire pour moi à ce moment, mais je me sentais faiblir dans l'étreinte de ses bras. La crainte d'être brutal ou de vous choquer me paralyse, mais l'attrait de votre bouche est pour moi irrésistible.

En disant ses mots, il avait passé sa main gauche derrière ma nuque pour la retenir et de sa droite avec douceur, il avait tourné mon menton en face de ses lèvres, qu'il avait posé avec délicatesses sur les miennes. C'était la première fois, que je recevais un baiser sur la bouche. Je me suis senti fondre. Les années de danses ayant créé des réflexes de forme de corps, je me suis littéralement collée contre lui, mes bras étreignant son dos sans le serrer.

Nous étions un rien titubant au milieu de la pièce, lorsque pris soudain d'une détermination spontanée, il s'est baissé, a passé son bras sous mes genoux et me soulevant sans effort, il m'a déposé devant le lit, dont il a rejeté la couverture faisant apparaître des draps de satin rose - la République n'est pas chiche pour ses représentants -. Il m'a soulevé à nouveau pour me renverser dessus. A ce moment, je ne savais rien du sexe, ni des hommes, mais je pense être née douée pour cette chose.

- Mais !... Mais, monsieur... que faites-vous...?

Avec humour, il avait répondu en une seule phrase.

- J'ai eu peur que nous tombions sur le plancher et ont est jamais sûr de la propreté des dessus de lit...

Son intention n'était pas de me laisser reprendre mes esprits. Il immédiatement réussi à poser sa bouche sur mes lèvres, mais cette fois, il semblait vouloir les dévorer, il les aspirait, les suçait, les mordillait, tentait même de glisser sa langue entre mes dents. Je ne connaissais rien de rien des gestes de l'amour, et notre échange de caresses buccales me semblait le summum des échanges érotiques. Notre jeu de bouche a duré

longtemps et en silence, lorsque ce dernier a été troublé par des bruits qui venaient de la chambre contiguë à la nôtre. Je savais, qu'elle était occupée par une amie, "Lulu », qui y était entrée avec un examinateur, bel homme, mais un peu plus vieux que le mien. Je l'entendais parler subitement assez fort, elle semblait presque crier. Curieusement, jusqu'à présent, on n'aurait même pas pu soupçonner sa présence, mais ce n'était plus le cas... Elle continuait : Non!... Non!... Pas ça!... Non!... Ah!... Ah !... Pas ça !... Non !... Pas ça !... Puis un long silence... Un cri étouffé : Arrêtez, arrêtez... Ah !... ça y est!... Vous m'avez fait mal... Vous êtes un salaud... Puis, on a entendu la voix de l'homme dire : excusez-moi mademoiselle, j'ai été un peu brutal subitement, c'est l'alcool qui m'a dominé... Je saurai réparer le mal que je vous ai fait... Jackou était resté immobile, à l'affût comme moi-même, de chaque mot.

- Qu'est-ce qu'ils font ? Pourquoi, elle parle aussi fort ?

- Je pense qu'ils s'aiment.

- Mais comment ?

- *Comme ça !...*

=====

Chapitre 2.

Là, l'affaire a bien commencée, il y a de petit cris dans le château de l'Etat réservé à ses ministres pour leur réunion ; un peu de champagne et le conditionnement du milieu dans lequel Gisèle était élevée comme une petite brebis destinée à ce qui l'attendait sans le savoir, mais dont inconsciemment elle savait qu'il faudrait passer certains examens (comme dans la danse) afin d'aller au sommet comme certaines grandes idoles l'étaient. Elle avait tellement souffert, tellement pleuré depuis des années en apprenant à danser, que rien ne pouvait l'arrêter maintenant en sachant que si elle n'était pas acceptée, aujourd'hui son travail n'aurait servi à rien.

La suite...

En disant ces mots, il avait repris ma bouche et précipitamment ouvert mon corsage en faisant sauter de leurs fentes - cousues certainement intentionnellement très lâche- les boutons et saisi à pleine main l'un après l'autre mes tétés. Je les aimais et les savais parfaits. Ils étaient encore assez petits, de la grosseur d'une belle petite pomme. Ma mère avait les mêmes, en bien plus gros, splendides et arrogants avec leur deux tailles au dessus. Les miens avaient poussé précocement et faisaient envie aux autres filles, qui les regardaient lorsque nous prenions notre douche. Je ne m'attendais pas à cette brusquerie et ai poussé un petit cri où se mêlaient la surprise et la pudeur

Il s'est mis sur un coude et son visage au dessus de ma poitrine, il est resté un long moment à la regarder sans dire un mot. Il s'est penché et du bout des lèvres, il a pris un de mes petits bout et y a déposé un délicat baiser. Il a renouvelé ce geste plein de déférence sur l'autre. J'ai voulu me dégager, me sentant glisser inexorablement vers une sorte d'abîme.

- Non! Laissez-moi... Faut pas...

- Oh, non! Je ne veux pas te laisser, sans te présenter mes hommages. Tu es tellement belle et ce serait te faire injure de ne pas honorer ta divine poitrine. Quelle perfection... quelle douceur de peau... lorsque, j'ai posé mes lèvres dessus, j'ai cru que c'était sur un pétale de fleur. Que tu es belle. Comme tu es belle... belle...

Jamais, je n'aurai cru que de semblables paroles puissent sortir de la bouche d'un tel homme. Il disait que j'étais belle... il me disait que j'étais belle... un pétale de fleur... Il avait repris ses baisers et ses caresses et écarté largement mon chemisier découvrant ainsi totalement ma poitrine. Je sentais une sorte de vie prendre naissance dans mes reins et me contraindre à pousser mon pubis en avant. Découverte étrange de cette vie intérieure ignorée jusqu'à ce jour. Une sorte de bûcher qui commençait de

s'enflammer. Maintenant, il ne se contentait plus de discrets baisers. Il prenait dans sa bouche mes mamelons, qu'il semblait vouloir gober, les laissait glisser lentement de sa bouche, les retenait un instant par le tout petit bout qui avait durci à me faire mal et terminait par de multiples petits baisers sur toute ma poitrine. C'était véritablement délicieux. Je n'avais jamais pensé qu'un jour un homme jouerait avec mes seins et m'apporterait autant de plénitude en éveillant mon corps aux caresses.

Un mouvement de sa main, glissant le long de ma hanche, ma subitement un peu paniqué, en pensant que la minijupe plissée que l'on m'avait donné à mettre ne devait guère cacher les jarretelles de dentelle noire qui retenaient mes longs bas blancs remontant presque jusqu'à ma culotte, laissant seulement quelques centimètre de chair libre.

Comme, s'il avait reçu un message qui attirait son attention sur ce point, dans l'instant, il avait saisi le bas de ma jupe et la faisait remonter lentement, découvrant mes cuisses, puis ma culotte et ne s'arrêtant que lorsque la chair de mon ventre est apparue... Je ne pouvais l'empêcher de me regarder, au risque de rater mon examen. Madame Sisinowich me l'avait bien dit : *"l'examineur est en fait un médecin, mais beaucoup plus délicat, il va t'examiner partout et noter tes réactions; il doit éliminer les filles qui sont trop molles ou trop rebelles; défends toi, comme si c'était une souffrance pour toi pour ne pas passer pour une momie, mais attention, il ne faut pas avoir l'air de le rejeter, c'est ton avenir qui est en jeu"*. Aussi, j'ai retenu un instant sa main, en disant: *"qu'est-ce que vous faites, j'ai honte..."*. Je me suis ensuite caché le visage avec mon avant bras, montrant ainsi mon abandon et l'incapacité où j'étais de me défendre. Je songeais que de sa place, il voyait mon ventre découvert au dessus de ma chaste culotte blanche, la dite culotte de coton, une partie de la chair de mes cuisses entre la culotte et le haut de mes bas blanc retenus par la large jarretelle de dentelle noire et mes jambes que je savais un peu maigre, mais toutes rondes gainées par mes bas.

J'ai écarté un peu mon bras pour le regarder. Il était pensif et me faisait penser à un amateur d'art en extase devant un tableau de maître. J'étais fière de provoquer ce comportement. Il est sorti de son songe en disant:

- Tu es vraiment très belle, ne refuse pas que je t'admire comme une statue et les statues sont nues et sans voile.

Sur ces mots, il a fait sauter l'agrafe de ma jupe - modèle rapide pour gens pressés - et se glissant à mes pieds, il me l'a retiré prestement. Quitté mon corsage n'a été qu'une formalité; aussi en un instant, je me suis retrouvé en travers du lit seulement vêtu de ma culotte et de mes bas blancs, il les a dégagé des jarretelles qu'il a laissées à mi-cuisses et les a roulées pour me les retirer. Je vivais un rêve éveillé, mais qu'il me semblait avoir vécu dans une autre vie.

Dans le mouvement, Jackou s'est trouvé en tenue sport, autrement dit, en caleçon de soie et m'a pris dans ses bras pour me mettre dans le sens de la longueur du lit et me couvrir du drap de satin rose. Une sorte de peur m'a subitement saisie, ayant pris conscience de ma faiblesse, par rapport à l'homme qui s'était installé à côté de moi.

Un instant, j'ai pensé au couple de mes parents, qui tous les soirs se couchaient ensemble. Maman était-elle heureuse de ce contact ? Je pense que oui! Car j'entendais parfois des rires venant de leur chambre, c'était aussi des petits cris, parfois des soupirs. Mais, que voulait dire ces bruits, était-ce toujours des rires de joie ? Était-ce des cris de surprise ; Était-ce des

soupirs de souffrance ou de satisfaction ? Les cris de Lulu tout à l'heure avaient éveillés un écho en moi, était ce de souffrance ou de bonheur ? N'était-ce pas, parfois ceux de ma mère. Etais-je en train de devenir une femme, ce soir, en comprenant certaines choses...? Une fille femme et un homme dans le même lit, presque nus, étais-je en devenir la femme d'un homme? Je pensais, qu'il fallait aimer comme Roméo et Juliette ou mes parents, pour connaître ces moments d'intimité et je me trouvais dans cette même situation sans aimer l'homme avec qui j'étais... Je ne pouvais l'aimer ne le connaissant que depuis quelques heures, mais en fait je crois que j'aimais tous les hommes en lui, c'était le premier que je voyais dans son rôle de compagnon, de complément de la femme. Avant lui, tous ceux que je côtoyais n'avaient pas de sexe. Ce qui les différençait avec des femmes, c'est qu'ils portaient des pantalons et les femmes des jupes. Mais, avec Jackou, je ne pouvais me méprendre, là, près de moi, c'était un homme, un vrai, musclé, dur, fort, avec des poils sur la poitrine au lieu des seins. Je me sentais minuscule à son côté, mais en même temps, il me semblait que mon aura l'enveloppait, le fascinait. Cette sensation me donnait la conscience d'être, d'être une femme, une femme avec ses faiblesses, mais aussi avec sa force bien spécifique par rapport à l'homme.

Il est resté un moment à me serrer dans ses bras, cherchant à nouveau ma bouche, puis il a passé un genou sur mes cuisses, puis l'autre. « *Subitement, j'ai eu conscience que quelque chose d'irréparable allait se produire* » Mais, il s'est contenté de me couvrir de son corps, comme pour me montrer que j'étais en son pouvoir, mais qu'aussi il me protégeait. M'ayant marqué de son empreinte, il a ensuite roulé sur son dos et c'est couvert de mon corps, me montrant ainsi, que je n'étais pas une esclave et que s'il agissait en maître, je pouvais aussi être sa maîtresse.

Il a caressé nonchalamment mes reins un moment, puis ses mains sont descendues sur mes fesses, lorsqu'elles ont glissé sous l'élastique de ma culotte, j'ai fait un petit "*Oh! Mais que faites vous?*" pour montrer que j'étais surprise qu'il ose... mais aussi pour marquer une légère opposition. Mes reins sous ses caresses s'étaient mis à revivre, et une chaleur diffuse m'avait envahie, je me suis laissé aller tous muscles relâchés sur son ventre et sa poitrine. Ayant mon message reçu par non opposition, il continuait sa progression et faisait glisser mon dernier vêtement, qu'il a fini de retirer en me remettant sur le dos.

J'étais nue, il venait de m'enlever mon dernier rempart. Maintenant tout pouvait arriver, je me savais quoi... totalement innocente des choses du sexe, je me représentais subitement l'homme étouffant la femme dans ses bras; l'homme un boa constricteur extirpant du corps de la femme une sorte de suc végétal dont il se délectait, la laissant ensuite pantelante vidée de la substance dont l'homme se nourrissait. J'étais bien... prête à tous les sacrifices, mais était-ce pour avoir mon examen ou simplement pour voir... Pour vivre la suite... vivre tous les instants, en attendant le mot "fin", qui devait s'écrire suivant le programme demain, en fin de matinée... ?

J'étais nue dans le lit d'un homme, mais en fait, cette nudité ne me gênait pas tellement, je savais que j'avais un joli corps et il semblait avoir un grand sens artistique de la façon dont il regardait mes formes moulées par des années de danse. D'ailleurs, tout à l'heure en dansant, il avait vu mes cuisses et ma culotte, comme celles des autres filles. Ensuite, il avait regardé, touché et même embrassé ma poitrine; et à nouveau vu mes cuisses et même mon ventre. Par petits morceaux il connaissait mon corps, sauf le

confluent de mes cuisses, mais cette partie réservée par la nature aux déjections ne devait pas avoir une importance primordiale... j'étais entièrement nue auprès de lui, mais ma pudeur était protégée par le drap dont il m'avait recouverte. D'ailleurs maman et madame Sisinowich me voyait souvent nue, bien sûr, lui c'était un homme, mais est-ce que seule les femmes peuvent regarder une fille sans voile? Tout le monde, homme ou femme, regardent bien les tableaux et les statues, sans que cette vision soit interdite à l'un ou l'autre sexe.

Malgré tout, je me posais la question qu'allait-il se passer maintenant ? Il se faisait tard, je pense que nous allions dormir. Il m'avait examiné, touché des doigts et de la bouche, il m'avait mise nue à ses côtés, je pense qu'il avait eu ce qu'il voulait et que l'examen était terminé. Il devait suffire maintenant de jouer les petites filles sages et demain, je serai accepté dans le clan des grandes qui donnaient souvent des représentations privées aux plus grands hommes de France. Un cri perçant a subitement retenti dans le château, il était suraigu, un cri de souffrance soudaine, brutale, une douleur inattendue, puis le silence. Je me suis serré contre Jackou pour qu'il me protège en disant:

- Qu'est-ce que c'est?
- Ca doit être encore une fille qui a vu une souris.
- Non! C'est un cri de souffrance. On lui a fait du mal.
- Ne t'inquiète pas pour les autres, avec moi tu es en sécurité.
- J'ai eu peur... C'était presque pareil pour Anna... On ne l'entend plus maintenant... Vous croyez qu'elle aura son examen?
- Certainement! Tu as entendu, comme Lulu était heureuse.
- Ces cris, ces soupirs, c'était de bonheur?
- Bien sûr! Et toi es-tu heureuse avec moi?
- Oui! Je suis heureuse avec vous, mais je ne crie pas comme elle. J'aurai du crier pour que ce soit bien ?
- Non! Lorsqu'un homme te rend heureuse, il faut le lui montrer et le lui dire. Il y a des filles qui crient, pour d'autre c'est intérieur. Mais, il faut toujours le dire.
- On peut le dire doucement?
- Bien sûr! En ce qui me concerne, je préfère que ce soit dans mon cou, près de mon oreille, que ce soit un secret entre nous.
- Je suis heureuse.
- Tu le seras encore plus dans un moment.

=====

Chapitre 3

En disant ces mots, il a glissé son bras droit sous moi et a attiré ma bouche vers la sienne. Je commençais à aimer les baisers, aussi je n'ai eu aucune réticence à lui offrir mes lèvres. Il a posé son autre main sur ma poitrine, qu'il a caressée un long moment, jouant à enfermer mes mamelons dans sa main ou à faire tourner entre ses doigts mes petits bouts. Ne constatant aucune résistance, sa main a glissé sur mon ventre et fini par recouvrir mon sexe. Je n'ai pas eu la force de m'opposer à sa progression, car au fur et à mesure que sa main descendait, je sentais une étrange sarabande qui partait de ma tête, descendait le long de la colonne vertébrale et terminait sa course dans la main de Jackou. Une sensation de chaleur accompagnée de bien être m'envahissait. Je sentais que quelque chose d'inéluctable allait se produire. Tout mon corps était tendu dans l'attente d'un important événement. J'avais envie de pousser très fort mon pubis en avant,

de l'écraser contre sa main. Inconsciemment, mes jambes s'écartaient pour lui offrir le plus de surface possible, je n'allais tout de même pas faire le grand écart dans le lit...

Profitant de cette plus grande liberté de mouvement, il a joué les promeneurs un instant, puis comme un papillon ayant choisi sa fleur, il a accompli une étrange danse sur un point de mon pubis qui est devenu de suite incroyablement vivant. Ce point semblait irradier, lancer des éclairs, une sorte de danse du feu endiablée; une sarabande qui me donnait le tournis. Mes jambes étaient écartées, mais mon corps se contractait de plus en plus, ma respiration se faisait plus rapide, haletantes; je sentais que "ça" venait, qu'un ouragan allait m'emporter. Je me souviens que je disais sans aucune retenue :

- Oui! Oui! C'est bon. Continu. Ah! Je t'aime... Je t'aime...

Des vagues de plaisir ont traversé mon ventre, pendant que ma tête me semblait prête à éclater. Ensuite, j'ai perdu conscience. Avec le temps, je trouve surprenant que Jackou n'en ait pas profité pour me posséder. En fait, je me souviens comme dans un rêve, l'avoir senti se frotter quelques secondes sur ma cuisse, cela lui a suffi, tellement il était existé, pour qu'il prenne lui aussi son plaisir et il aurait été bien incapable ensuite de me posséder. J'ai repris conscience dans ses bras, il me berçait comme un bébé. Il marmonnait : "j'ai eu peur, que le plaisir t'ai emporté; je n'aurai pas cru que voir jouir une jeune fille était aussi beau; je me suis senti bien petit, l'homme est tout petit; j'ai compris que les hommes mentalement faibles usent de violence pour ne pas voir l'illumination de la femme pendant ses orgasmes, mais au contraire voir dans ses yeux la peur, la crainte, la souffrance...". Je n'ai pas saisi sur le moment le sens de ses paroles, mais j'ai trouvé dans le son de sa voix beaucoup d'amour et d'humilité.

Nous sommes restés un long moment ainsi, je pense même avoir un peu dormi. J'ai repris conscience, allongée sur le dos et lui sur le côté, il soulevait ma jambe à la pliure du genou et glissait une des siennes entre les miennes. Il a soulevé un peu plus ma cuisse et j'ai de suite senti que dans cette position mon corps se séparait en deux. Alors, il a placé une chose dure, douce et chaude bien à plat dans le creux de la vallée de chair qui venait de s'écarter comme pour lui offrir un nid. Cette chose semblait douée de vie et en donner aussi à cet endroit de mon corps, qui d'anonyme pendant toute ma vie, était devenu en quelques dizaines de minutes, le lieu de concentration de ce qui faisait que j'étais "moi". En relâchant ma jambe, les bords de ma vallée de chair avaient en partie recouverte sa chose, qu'il a fait aller et venir lentement. Il a repris ses caresses sur ma poitrine et mes lèvres en disant:

- Tu aimes ?

- Oui !... Je crois... Qu'est ce que c'est que je sens en bas?

- Je t'expliquerai... pour l'instant contente toi d'aimer son contact.

Cette chose va te donner beaucoup de plaisir. Sens-tu comme sa caresse est douce et agréable, je vais la rendre encore meilleure... - Je rappelle que je ne connaissais rien du sexe et que je venais subitement d'entrer dans ce monde féérique. Il a déplacé sa main de ma poitrine à ma cuisse, qu'il a écartée pour pouvoir se saisir de la chose, dont-il a fait remonter et descendre le bout lentement dans ma fente. A chaque passage, je ne pouvais retenir un rôle de plaisir.

- Détends toi bien, pense que tu danses, souple, souple, offre ton ventre, ouvre le... ouvre le... mange moi....

Je perdais à nouveau tout contrôle. Je m'ouvrais, je m'offrais, sans avoir conscience que je faisais ce que l'on appelle l'amour. Il a appuyé sa chose dans une sorte de creux où les chairs n'étaient pas tendues par le périnée ou le pubis. A cet endroit, c'est comme une petite cuvette, l'entrée réservée, le seuil que nul n'avait franchi à ce jour, l'accès au sanctuaire souterrain de la femme. C'était délicieux comme sensation - il n'y avait même pas l'obstacle de l'hymen, les danseuses n'en ont pas, elles le perdent en faisant des exercices de souplesse et en particulier le grand écart - . Il s'est mis bien en place et a appuyé doucement. J'ai senti mes chairs s'écarter et offrir le passage à la chose qui entrait en moi lentement. Je n'ai pu que dire de surprise:

- Mais! Mais! Que faites-vous...?

Sentencieux, comme s'il lisait la Bible, il a répondu:

- Je fais de toi une femme, tu deviens emplie de l'homme... nous recréons l'unité originelle, le "un".

Sur le moment, je n'ai pas trop cherché à comprendre et me suis contenté de dire, ayant conscience qu'il avait trouvée une entrée secrète pour entrer en moi. Pour dire quelques choses, j'ai dit :

- Ca fait mal... C'est gros... C'est trop gros...

- Non! Ce n'est pas trop gros. La nature a fait l'homme et la femme complémentaire. Les Chinois disent : *"la femme est le pied et l'homme est la chaussure, l'un est fait pour l'autre pour marcher d'un même pas ensemble"*. La première fois, il faut laisser les choses s'ajuster, ensuite c'est parfait...

J'étais satisfaite de sa réponse et comprenais que si la chose de l'homme était destinée à entrer dans la faille qui se trouvait entre les cuisses de la femme, la première fois, ça ne pouvait être que surprenant et ensuite les choses devaient se mettre en place. Il entrait doucement, laissait mes chairs s'écarter d'elles même avant de poursuivre sa progression et j'avoue que la première surprise passée et en acceptant sans réticence la chose en moi, cela devenait très agréable. J'étais totalement décontractée et n'offrait pas de résistance. J'étais l'hôtesse accueillante qui recevait son premier invité, et me contentais de dire:

- Doucement... Doucement... Oui!... Oui! Comme ça... Comme ça... c'est bon...

Il répondait sur le même ton:

- Oh, oui...! Prends là...! Prends en encore un peu, je te l'offre...

- Oui! Donne... donne... encore un peu, mais doucement...

Lentement, il entrait en moi. Il avait dit : *"je fais de toi une femme, une femme emplie de l'homme"*. Je vivais cette image, il me semblait qu'il emplissait progressivement mon ventre comme un ballon que l'on gonfle. Je devenais la grenouille de la fable, je me gonflais de la fierté de devenir femme. Par la suite, je n'ai jamais plus retrouvé cette sensation de vivre le devenir. Je n'ai plus eu - *et pas toujours* - que la sensation "d'être", d'être une femme, d'être la femme... Le devenir est unique, mais combien de mes compagnes ne le réalisent pas sur le moment...

Il avait une maîtrise extraordinaire, la plupart des hommes m'auraient pénétré d'un coup en m'entendant murmurer d'une voix mourante : "Laissez moi, je vous en prie ! Laissez-moi par pitié ! Non ! Non ! Arrêtez, vous m'éclatez le ventre... Arrêtez, je vous en supplie... ».

Moi, je disais comme si je racontais un conte de fée pendant que millimètre par millimètre il me pénétrait : « doucement, doucement c'est bon ce que tu me fais, tu sais... c'est bon, donne, donne encore un peu, tu

rentres dans mon ventre **comme une couleuvre blanche**, je te sens bien, tu sais... C'est vraiment merveilleux ce que tu me fais... ».

Je ne pouvais pas résister à cet homme, le premier... Je n'ai pu résister à une pulsion subitement, je l'ai voulu totalement en moi, j'ai voulu posséder toute sa chose, je me suis totalement tétanisée et mes griffes dans ses fesses, je l'ai fait basculer sur moi. Tout était nouveau pour moi, je n'avais pas de passé sur le sexe, il n'existait pas, sauf pour faire pipi ; j'étais comme un enfant qui n'a jamais entendu parler de glace et qui subitement se trouve devant cette gourmandise et en profite...

Il est venu dans le berceau de mes cuisses, sans que nous nous soyons désunis. J'ai posé mes talons derrière ses genoux m'offrant ainsi totalement. Nous étions soudés l'un à l'autre au maximum. Alors, il s'est mis lentement à bouger en moi. C'était une vie intérieure qui s'éveillait, une chose vivante, sa couleuvre blanche, qui me caressait dans le ventre. Je l'accompagnais dans son mouvement, m'appliquant à envelopper sa chose de mon mieux. Un moment, il m'a serré très fort et s'est enfoncé en moi presque brutalement, j'ai poussé un "ah" de plaisir. Je sentais que nous allions au dénouement et l'envie de l'homme, de l'homme bestial, m'avait saisie, et en me raidissant, j'ai, je le crois crier : "Oui! Oui! Fort! Fort!" et ensuite gémissante, suppliante : une phrase venant d'une de mes antiques grand mères m'a fait dire venant du fond des âges et de mon ventre : "Tout... Tout..." Mets moi tout... jusqu'au fond de mon ventre, tout, tout... Je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais lui l'a compris. Pressant nos pubis l'un contre l'autre de toutes ses forces, il grognait dans mon cou :

- Ah ! Tu la veux et bien prends là... prends là toute...

Avec de puissants mouvements des reins, il est entré profondément en moi, puis de plus en plus vite, de plus en plus fort, puis je l'ai senti qui s'abutait et projetait au fond de mon ventre des billes de feu en poussant d'étranges sons roques et animal. Je l'ai accompagné, par un cri de bonheur qui a du s'entendre dans tout le château, en sentant couler en moi l'essence de la vie. C'est alors déclenché dans mon ventre un premier orgasme, bientôt suivi d'un second qui m'a fait rugir à mon tour, mais plus discrètement cette fois. Je venais pour la première fois de connaître l'homme et il m'avait comblé, j'étais totalement vidée et j'ai pris ses lèvres en lui disant "*merci, merci... tu es le premier homme de la terre...*". Alors, « *l'homme* » d'une voix assourdie et essoufflée contenant l'expression comme celle d'un dernier souffle, sa mission remplie, m'a dit : « *n'avoir jamais connu une femme, plus merveilleuse que moi* » il s'est endormi presque, aussitôt et moi je pensais : « Il avait dit "*femme*", c'était ce que j'étais devenue, « *une femme merveilleuse...* ».

Auteur Robert FAURD « Les petits rats ». Ecrit à la fin du siècle passé, Editer en octobre 2013. (Mots 6795)

La suite, un jour, à suivre.

Lorsque je me suis réveillée, j'étais seule dans ce grand lit et ai eu peur qu'il m'ait abandonné. Mais, du bruit dans la salle de bain m'a complètement réveillée.

Il était en pyjama et m'a emmitouflée dans le peignoir de bain en me prenant un baiser.

Le petit déjeuner était servi...

Le retour dans la famille, peut être une autre fois, si je continue ce roman. A bientôt, si Dieu le veut.

Gisèle vient de passer son examen avec succès, grâce à son professeur-ministre. Elle est maintenant « femme ». Bien sur, elle un peu jeune, mais dans ce milieu où ses parents l'on placée, il fallait

qu'elle soit jeune, car il faut les dresser au début pour en faire des apprenties de l'amour et ensuite des demi-mondaines. Dans ce temps, entre les deux guerres, dans le même milieu de bourgeois, une femme se marie vierge entre vingt et vingt cinq ans ça ne peut faire qu'une femme frigide et acariâtre, du fait de son éducation et de la haine des hommes qu'on lui a inculqué et du dégoût du plaisir. La suite bientôt...